

Réédition augmentée et actualisée d'un ouvrage paru en 2004 sous le titre **Art et Politique**¹, **L'Expérience politique de l'art est, avant d'être un essai théorique sur la nature politique de l'art contemporain, un plaidoyer en faveur d'un art critique reflétant et activant les enjeux sociopolitiques de son temps. Daniel Vander Gucht, sociologue et éditeur**², se fait là le défenseur invétéré de la liberté d'expression, des artistes et du rôle essentiel que joue l'art dans une société qui se pense fondamentalement comme démocratique.



DANIEL VANDER GUCHT, L'EXPÉRIENCE POLITIQUE DE L'ART. RETOUR SUR LA DÉFINITION DE L'ART ENGAGÉ

LES IMPRESSIONS NOUVELLES, ESSAI / COLL. RÉFLEXIONS FAITES, 2014
14,5 X 21 CM / 176 PAGES
ISBN 978-2-87449-229-7
15 EUROS

L'EXPÉRIENCE POLITIQUE DE L'ART

RETOUR SUR LA DÉFINITION DE L'ART ENGAGÉ

¹ *Art et politique. Pour une redéfinition de l'art engagé*, Bruxelles, Labor, 2004. Cf. avertissement, *L'Expérience politique de l'art*, p. 7-8.

² Daniel Vander Gucht est Chef de travaux à l'ULB, codirecteur et cofondateur en 1989 des éditions La Lettre volée.

³ Ce point de vue généraliste est à mettre en relation avec la matière sociologique qui constitue la compétence de l'auteur et compose l'ouvrage, sans pour autant l'y enfermer.

⁴ Référence libre à l'ouvrage de Jean-François Lyotard, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, ouvrage qui, suite à la publication de *La Condition Postmoderne* répondait à des courriers critiques adressés à l'auteur. Contrairement à ce que le titre pourrait faire penser, l'ouvrage de Lyotard n'adopte nullement un discours enfantin, mais éclaircit certaines notions fondamentales du concept mal compris de postmoderne. Ce parallèle n'est pas innocent, puisque le présent ouvrage est le fruit d'une première "tentative de vulgarisation", nourrie, si l'on en croit l'auteur, par l'activation d'un débat sur les tenants et les aboutissants de l'art dit "engagé".

⁵ Vander Gucht aborde la question du réel qu'il restitue dans sa dimension "interactive" pour l'opposer aux "revendications modernistes d'autonomie de l'art" (Cf. Chap. II, p. 73-77), mais il omet de regarder de l'autre côté, à savoir l'impact du phénomène de déréalisation, augmenté de la dimension virtuelle, comme paradigme de l'époque actuelle.

⁶ C'est le cas par exemple de la notion dénotée d'Hétérotopie simplement évoquée comme propre à l'art contemporain qui serait un "espace autre dans le réel" ou de la critique de l'esthétique relationnelle qui selon Vander Gucht manque d'éthique.

Pour s'en convaincre, il suffit d'énumérer les titres des chapitres : I. *Les artistes en liberté conditionnelle* ; II. *L'art est le monde qui vient*, III. *Changer le monde, changer la vie*, IV. *L'autre de l'art*. Ce ton partisan, emprunt d'une pensée sociologique élargie à la philosophie de l'art et de la politique, s'appuie sur une étude approfondie, quoique synoptique, de l'enjeu politique en art, ce qui la rend particulièrement attachante. Tout comme son objet (l'art) quitte tout au long du 20^{ème} siècle sa tour d'ivoire pour venir se confronter au politique – et non à la politique, ainsi que l'auteur prend bien soin de le préciser dès l'introduction – et se trouve, de ce fait, dans une position non réductible, le contenu de l'ouvrage, volontairement généraliste, tente de reconsidérer dans ses dimensions plurielles, ce qu'est l'art engagé³, "expliquant aux enfants"⁴, si je puis dire, comment le penser aujourd'hui. Il est vrai que la définition fait débat et qu'il est nécessaire de s'attaquer à un certain nombre de clichés pour affirmer, comme le fait l'auteur, que tout art est politique. Il a ainsi le mérite de tenter une (im)possible définition des relations qu'entretiennent l'art et la politique en l'inscrivant dans une perspective historique, tout en en élargissant les enjeux. Toutefois, le propos, aussi passionnant et nécessaire soit-il, ne s'aventure pas vraiment au-delà d'une définition élargie de ce que le politique veut dire à l'aune de la responsabilité, elle aussi étendue, de l'artiste dans la société. Cela est dû en partie au fait qu'étayé de beaucoup de citations et de quelques exemples, le texte reste essentiellement articulé sur la rupture

– fondamentale s'il en est – des années 60/70 pour envisager le contexte contemporain : tant au niveau des penseurs qui ont marqué ou réfléchi cette époque : Althusser, Arendt, Adorno, Benjamin, Debord, Deleuze, Foucault, Hal Forster, Rancière, etc., en passant par les grands noms de la sociologie de la culture : Bourdieu, N. Heinrich, Becker, Wittkower, etc. qu'au niveau des artistes : Hans Haacke, Kaprow, Filliou, Broodthaers, Beuys, Fred Forest et le Collectif d'art sociologique, etc., auxquels s'ajoute un chapitre entier consacré aux positions féministes. Des pensées et des démarches artistiques clairement dessinées dont les enjeux sont exemplaires et qui permettent à l'auteur d'insuffler à son texte un enthousiasme salutaire et d'émettre un appel presque militant à penser l'action "résistante" de l'art, vécue en profondeur, comme une nécessité.

Or, à vouloir trop affilier le contemporain à ce moment crucial que représente la dernière grande rupture sociétale connue, Vander Gucht ne fait qu'effleurer l'époque contemporaine et passe à côté d'une esquisse, qui aurait pu être passionnante, des grands changements qui se profilent dans notre rapport au réel⁵ à l'ère des mondes virtuels et de la mondialisation. Son analyse a néanmoins le mérite de rappeler que ce monde culturel à inventer qui est le nôtre est le fruit de la "société du spectacle" et de la "culture de masse", mais elle n'entrevoit pas quelles spécificités cela génère dans notre relation au monde et à l'espace social, et finalement quelle(s) autre(s) rupture(s) se profile(nt). À ce titre une grande partie de la complexité des enjeux/engagements à l'œuvre dans l'art du 21^e siècle n'est pas abordée – ou trop succinctement⁶ –, ce qui laisse croire qu'il n'y a d'*Expérience politique de l'art* aujourd'hui que sous le mode d'implication/participation amorcé dans le tournant des années 70. À mon sens, même si la filiation philosophique de "l'art et la vie" n'a sûrement pas dit son dernier mot et reste un référent pour certains artistes "engagés", il existe pourtant deux contextes sociopolitiques bien distincts (le tournant des années 70 et la première décennie du 21^e s.) dont les modes d'accès et d'interventions diffèrent radicalement.

Il est ainsi dommage qu'une étude aussi fournie qui tente d'inscrire avec nuances l'art comme un élément déterminant et indispensable au développement de la société, évince de son analyse les modes d'action et de communication propres au monde contemporain – de ceux qui ne purent nullement avoir nourri l'art d'un Joseph Beuys par exemple – et fasse en grande partie l'impasse sur les logiques du postmodernisme tardif et sur ses (ex)croissances technologiques. Amputé de cette acuité contemporaine et "visionnaire" qui demeure à écrire, *L'Expérience politique de l'art* reste néanmoins un ouvrage concis, l'allié des artistes, qui témoigne que l'engagement et la responsabilité de l'artiste est non seulement l'une des conditions de la création aujourd'hui, mais aussi du développement de nos sociétés – ce qui en ces "moments troubles" est plus que nécessaire.

Maïté Vissault